Valérie FESCHET

LES CAHIERS DE CLASSE D'EMILIE (1897-1935) : La composition française. De l'exercice scolaire à l'objet biographique

C'était le vendredi qu'Emilie recopiait avec application, sur un cahier spécial réservé à ce seul usage, la composition française qu'elle avait rédigée le lundi sur son cahier du jour, et que la maîtresse lui avait rendue corrigée et annotée : «de bonnes idées» ; «donnez plus de détails». Elle s'armait alors de courage pour rectifier les erreurs de style, compléter les imprécisions, et corriger les fautes d'orthographe. Le cahier de compositions françaises devait être exemplaire, sans rature, sans tache. Elle s'appliquait autant qu'elle le pouvait. En cette année 1933, le certificat d'études se rapprochait à grands pas, mais là n'était pas sa seule motivation : Emilie aimait écrire ; elle adorait l'école. Elle se faisait une joie, une fois par semaine, de raconter son petit monde, de se peindre en train d'évoluer dans son village de Peyrejuan[1].

Au-delà de la rhétorique scolaire fort ennuyeuse et de la naïveté du style des compositions françaises, n'y a-t-il pas une vérité autobiographique dans ces lignes d'écriture semi-dirigée ? Les récits oraux qui s'appliquent aujourd'hui à ces récits écrits ne sont-ils pas des récits de vie rétrospectifs, tout ce qu'il y a de plus ordinaire : «ce que je fus», «ce que je fis» ? Les cahiers de classe, dans leur homogénéité et leur diversité, ne peuvent-ils pas être pensés comme un objet biographique ?

Cette étude s'écartera de ce que l'on attend, en général, des analyses ayant pour objet les «récits de vie» :

1°/ Il est assez fréquent, en effet, de rencontrer des textes qui ne s'intéressent qu'à un seul mode de communication, le mode oral ou le mode écrit. Avec les cahiers de classe, les deux sont entremêlés. L'écriture précède et poursuit la parole, la parole introduit et étoffe le texte. Mon travail s'intéressera au tressage de ces deux genres de récits, qui

[1] Emilie habite en Provence alpine dans le dernier village du vallon de Fours, aujourd'hui commune d'Uvernet-Fours, 04 400 Barcelonnette.

aboutissent finalement à une histoire sur «soi», histoire tout à la fois sage et linéaire, dynamique et totalement libre.

2°/ Les contextes de conservation des documents écrits sont souvent négligés par ceux qui les étudient. Pourtant, l'acte même de conservation par des personnes privées est de la plus haute importance. Ce sont ceux qui gardent qui donnent tout leur sens aux textes. Ils les classent, ils les protègent, ils les font parler. Sans eux, pas de mise en ordre, pas d'histoire, seulement un composant d'histoire, quelques cahiers d'allure pitoyable. J'ai donc porté mon attention sur les comportements et les discours. On est très loin, dans les maisons particulières, du traitement glacial et abstrait caractéristique des archives publiques et des bibliothèques. Les textes qui s'y trouvent sont dans un tombeau, morts d'être orphelins, et encore, ils ont de la chance d'avoir mérité leur place. Les cahiers de classe du petit monde n'y dormiront sans doute jamais, bien qu'ils disparaissent, se déchirent, se détruisent aussi.

3°/ Les documents en question n'ont rien du prestige habituel des récits en prose faisant état d'une vie (autobiographie des grands de ce monde ; journaux intimes des jeunes femmes de la bourgeoisie et de la noblesse). Il s'agira avec les cahiers scolaires d'une écriture des plus commune pour avoir été produite par des citoyens français ordinaires, et d'une écriture maladroite (caractérisant même les bons élèves) pour n'être que le reflet d'un apprentissage long et difficile. Mais aussi modestes et imparfaits que soient ces textes, ils constituent néanmoins un ouvrage achevé que beaucoup de particuliers (il faudrait dire de «particulières» mais le corpus encore trop restreint ne permet pas de généraliser dans un sens ou dans un autre) conservent précieusement dans leurs armoires, et ce simple fait s'impose à l'attention de l'ethnologue.

La méthodologie monographique qui a été choisie permettra de mettre en évidence la complémentarité des genres et des fonctions. Après les cahiers de devoirs mensuels, les cahiers de récitations, les cahiers du jour, les cahiers de compositions françaises se prêteront à une analyse plus spécifique.

Un corpus privé

C'est à partir des cahiers d'Emilie[2] que nous visiterons l'univers des cahiers de classe. Emilie n'est pas un cas isolé. Son histoire pourrait être l'histoire de la plupart des paysans nés au début de ce siècle qui se sont accrochés corps et âme à l'instruction laïque pour s'extraire, matériellement ou symboliquement, d'une condition qu'ils jugaient trop modeste. Certains sont devenus fonctionnaires (instituteurs, professeurs, employés des PTT), d'autres médecins, prêtres, négociants, d'autres encore sont restés dans les villages, mais la plupart, et surtout les femmes[3], bien que les hommes y soient aussi très sensibles, ont conservé quelques-unes des traces écrites témoignant de leurs efforts pour s'instruire.

Lors d'une longue enquête de terrain que j'ai menée dans la vallée de l'Ubaye, Emilie m'avait accueillie avec une de ses voisines, Marie, pour me parler de sa vie. Très vite, elle désira me montrer ses cahiers de classe. Elle m'en prêta tout d'abord trois ; quelques temps plus tard, elle me confia un lot plus important. Il y en eut douze en fin de compte. Ses cahiers étaient soigneusement emballés dans un sac en papier imprimé de petits carreaux roses et blancs venant de chez Tati, boulevard Rochechouart à Paris. L'emballage n'était plus de toute jeunesse. Le sachet était râpé et ramolli par le temps. Il peluchait. Ce sac avait été placé à l'étage de la maison, dans une chambre désaffectée, lieu sain et sec où les particuliers conservent la correspondance, les livres de classe, les albums de cartes postales. Emilie, en me confiant ses trésors avec humilité, me dit que je pouvais les garder une semaine, qu'elle me faisait confiance.

---

[2] Emilie est née en 1918. En 1932, elle se préparait pour le certificat d'études. Elle avait 14 ans. Elle était écolière à Bayasse (Basses-Alpes, vallée de Barcelonnette). Aujourd'hui, elle est âgée de 78 ans, et vit aux côtés de son mari, Marius.

[3] L'attachement au cahier de classe semble être essentiellement féminin. Pourtant cet exercice scolaire fut pratiqué par les enfants des deux sexes. Il faudrait fouiller du côté de la psychosociologie de l'écrit pour expliquer le goût plus prononcé des filles pour l'école et l'écriture intime. Mais le moindre intérêt des hommes pour l'école primaire ne signifie pas qu'ils soient moins sensibles au passé que les femmes. Dans le cadre de l'enquête de terrain qui a été menée en Ubaye en 1990-1991, les informateurs se sont montrés également très préoccupés par leur passé. Leurs «objets biographiques» toutefois se distinguent de ceux des informatrices. En effet, souvent héritiers des murs et des terres, ils se tournent préférentiellement vers les vieilles liasses notariées reflétant leur histoire généalogique et patrimoniale. Cela dit, nombreux sont ceux qui conservent également la correspondance de leurs ancêtres, les livres de comptes, les carnets de chants, les livres scolaires et religieux. Hommes et femmes construisent leur histoire, trouvant chacun les gestes et les mots pour y parvenir.

Garder, récupérer

L'inventaire de ce corpus de cahiers m'apprit qu'il y avait, en fait, deux catégories : les cahiers personnels, et les cahiers ayant appartenu à des proches parents décédés. Voici tout d'abord un croquis rapide des cahiers qui n'ont pas été rédigés de la main de cette informatrice.

Un cahier de petit format (14,5 par 19,5 centimètres), recouvert d'une feuille du *Petit Marseillais* datée du 29 mars 1889, était intitulé «Résumé de Chimie» et appartenait à un dénommé Firmin Jean. Firmin était le frère du père d'Emilie et faisait des études au Petit Séminaire. Une mort précoce ne lui a pas permis de devenir prêtre. Emilie conserve ce témoignage en raison de la calligraphie très impressionnante qui caractérise ce cahier. Son oncle devait se servir de plumes différentes. C'est la première chose qu'elle me montra.

Un autre cahier n'avait pas été rédigé par les soins d'Emilie. Il s'agissait du cahier de sa belle-mère, Marie Goin. En tant que «Cahier spécial de devoirs mensuels» (titre imprimé), ce cahier jouissait d'un statut privilégié, ce qui explique sa conservation sur un siècle. Ce type de cahier «mémoire» fut imposé par le gouvernement le 27 juillet 1882. L'article 13 de l'arrêté stipule que chaque élève, à son entrée à l'école, recevra un cahier spécial qu'il devra conserver pendant toute la durée de sa scolarité, que le premier devoir de chaque mois, dans chaque ordre d'études, sera écrit sur ce cahier, en classe, et sans secours étranger, et que l'ensemble de ces devoirs permettra de suivre la série des exercices et d'apprécier les progrès de l'élève d'année en année. Il est également précisé que ce cahier restera déposé à l'école, mais qu'il suivra l'élève s'il passe d'une école à une autre. Le cahier de Marie Goin, en effet, reflète quatre années de scolarité primaire, de 1897 à 1901. Il a été conçu pour être conservé par l'élève et respecté par son entourage.

Les inscriptions que l'on trouve sur la couverture et sur la page de garde témoignent de l'importance que l'on accordait à ce document. Deux pages complètes de recommandations sont adressées à l'enfant. Il me semble important d'en relever quelques-unes, car au-delà du message patriotique caractéristique de la Troisième République (le devoir patriotique) qui reste au premier plan du discours, ces remarques ont eu un rôle important dans les mentalités, transformant officiellement le cahier de classe en un cahier d'histoire personnelle (l'histoire d'un apprentissage), en un objet symbolique résumant l'enfance. Il est question dans ces pages préliminaires de «témoignage», de «souvenir», de «résumé d'enfance»,

«d'histoire sommaire», de «progrès». L'accent est mis sur la prise de conscience individuelle et sur la notion de défi. L'arrêté du 27 juillet 1882 confère aux cahiers de classe un statut social dépassant désormais leur fonction première.

Extraits du texte imprimé dans les cahiers de devoirs mensuels (1896) :

> Enfants !
>
> Ce cahier vous est remis pour être le compagnon et le témoin de vos études durant tout le temps que vous passerez à l'école.
>
> Tous les mois, vous y remplirez quelques pages seulement ; vous y écrirez le devoir que l'on vous aura donné à faire ; ce devoir, vous le ferez de votre mieux, en classe, sans vous faire aider de personne, de manière que ce soit bien votre propre travail, et non pas celui d'un camarade ou d'un maître. Et vous continuerez ainsi jusqu'à votre sortie de l'école, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de treize ans, ou jusqu'à ce que vous ayez obtenu le certificat d'études.
>
> A mesure que ce cahier se remplira, vous aurez le plaisir de voir vous même, en le feuilletant, les progrès que vous aurez faits. [...]
>
> Ces devoirs mensuels ainsi réunis ne formeront ensemble qu'un bien petit volume. Cependant, ils seront en quelque sorte le résumé de toute votre enfance, l'histoire sommaire de vos six ou sept années d'études. Vous serez heureux d'emporter ce souvenir de votre école le jour où vous en sortirez pour ne plus y revenir ; vous garderez soigneusement ce modeste recueil, qui témoignera devant vous-même et devant tout ce que vous avez été dans votre jeune âge.
>
> [...] L'avantage de ce cahier, c'est précisément qu'il n'a pas pour but de vous comparer avec vos camarades, mais de vous comparer successivement vous-même avec vous-même. [...]
>
> Appliquez-vous, enfant ! Le cahier est là sous vos yeux, encore tout blanc, prêt à recevoir tout ce que vous saurez y mettre de bon, tout ce qui peut vous faire honneur et en même temps faire plaisir à vos parents et à vos maîtres [...]

Sur douze cahiers, deux seulement n'appartenaient pas à Emilie : celui d'un oncle (conservé pour sa remarquable calligraphie), et celui de sa belle-mère (conservé par respect pour la famille de son mari, et sous la pression sociale relative aux cahiers mensuels). Les dix autres cahiers étaient bien écrits de sa main. Je suis étonnée qu'Emilie ne possède pas les cahiers de sa propre mère ou ceux de son propre père, mais l'explication est simple ; elle doit être articulée au mode de résidence en Provence alpine.

Il n'y a encore pas si longtemps, lorsqu'une jeune fille se mariait, elle quittait la maison de son enfance pour aller vivre dans celle de ses beaux-parents. Elle laissait chez elle tout ce dont elle n'avait pas besoin afin de ne pas encombrer un espace déjà très exigu dans la maison de son mari. La jeune mariée abandonnait ses cahiers de classe, ne leurs prêtant alors que peu d'attention. Ils devaient leur apparaître à ce moment-là bien puérils et conventionnels. Puis, happée par une autre destinée, elle les oubliait bel et bien, et ils finissaient par disparaître dans quelques grands nettoyages entrepris par la «belle-soeur». Nombreuses sont les informatrices qui ont justifié ainsi le fait de ne plus avoir leurs cahiers de classe. Toutes les regrettent aujourd'hui. Elles souhaiteraient posséder plus de traces de leur enfance. «Mais après il a été trop tard ! Il aurait fallu avoir le courage de foncer», disent-elles.

Face à cette destruction structurelle du patrimoine symbolique des femmes, des comportements préventifs se sont mis en place et permettent de minimiser les pertes. En effet, certaines jeunes femmes préviennent les frustrations futures en déménageant immédiatement leurs cahiers de classe dans la maison de leur mari. Douées d'un sens aigu de la mémoire personnelle, elles songent très tôt à conserver ces petites choses qui accompagneront le fil de leur vie. Pour Emilie, ce ne fut pas trop difficile. Elle s'installa avec son mari dans une maison indépendante, ce qui lui permit de ne pas être sous l'autorité de sa belle-mère, et d'installer ses affaires comme elle l'entendait.

Un autre usage doit être signalé : il s'agit des «donations anticipées». Les grands-mères, pour sensibiliser leur descendance, leur offrent de leur vivant, leurs chers cahiers. Ce système leur donne l'assurance de leur conservation au-delà des générations. Il permet de prévenir les ravages des héritages. Marie, la voisine d'Emilie, ne possède que trois cahiers : un cahier ayant appartenu à sa mère, un autre ayant appartenu à son frère, et un de ses propres cahiers. Elle les a récupérés dans la maison de son enfance un jour où sa belle-soeur mettait de l'ordre. Elle a une conscience aiguë de la fragilité de ces archives qui auraient pu disparaître si elle n'avait pas été là au moment crucial. Pour prévenir ce genre d'incident, et pour que les cahiers ne soient pas détruits par négligence après sa mort, elle s'apprête a transmettre le tout à sa propre fille, qui les donnera ensuite à sa fille qui s'y intéresse déjà fortement. Lorsque je faisais cette enquête, la petite-fille (âgée d'une trentaine d'années) avait emporté chez elle (temporairement, paraît-il) les cahiers en question. Elle les ramena sur la demande de sa grand-mère pour que je puisse les consulter.

Autour des cahiers de récitations

Mais revenons aux cahiers qu'Emilie put conserver. Sur les douze cahiers d'Emilie, il y avait trois cahiers de récitations. Le premier s'amorçait lors de l'année scolaire 1929-1930 et se terminait en 1932, ce qui signifie que les récitations y furent recopiées durant trois années. Il était assez mal en point, la couverture manquait, quelques feuilles se détachaient. La liste des oeuvres y était fort étoffée (44). Le deuxième cahier de récitations et de chants fut rédigé en vue de l'obtention du certificat d'études qui eut lieu le 27 juin 1933. Ce cahier était très bien tenu et impeccablement conservé. Il était recouvert de papier bleu nuit. Il y avait une étiquette blanche en haut à droite portant le nom de la fillette. La liste des oeuvres étudiées était assez courte : cinq récitations (La laitière et le pot au lait, La Fontaine ; Nuit de neige, Guy de Maupassant ; L'alouette, A. Theuriet ; Le chêne et le roseau, La Fontaine ; Le premier sourire du printemps, Théophile Gautier) ; Cinq chants (Dors mon gars, Th. Botrel ; Le petit pâtissier, M. Bauchor ; La mort de Roland, M. Bauchor ; Le petit moulin ; Le joyeux menuisier). Une inscription donnait à ce cahier une valeur toute particulière : «Emilie Jean a été reçue avec mention au certificat d'études». Un troisième cahier de récitations sans couverture avait été glissé dans ce cahier bleu.

Les cahiers de récitations sont d'un intérêt capital pour beaucoup de ces anciennes écolières. J'ai recueilli de très nombreux discours attestant l'importance qu'ils revêtent aux yeux des grands-mères d'aujourd'hui. Valentine, par exemple, une informatrice de Barcelonnette, elle-même originaire du vallon de Fours, a récupéré dans la maison de son enfance quelques cahiers de classe, et tout particulièrement les cahiers de récitations. Elle y tient beaucoup, dit-elle, parce qu'ils la faisaient rêver. Elle prit pleinement conscience de la valeur qu'elle leur accordait lorsque la maison de ses parents fut cambriolée :

> Valentine : Ah ça, j'y tiens beaucoup ! J'y tiens beaucoup ! Ils ne sont pas tous très propres mais... Une fois que j'ai été mariée, je n'ai pas tout ramassé parce que j'avais d'autres choses à m'occuper, et puis après quand je suis remontée dans la maison, ça avait été passé de partout ! (Elle baisse le ton de sa voix...) Ça avait été... ça a été... ça a été... ça a été cambriolé, volé ! Ça a été foulé aux pieds ! Ça été piétiné ! Alors vous trouvez des cahiers : «Oh !» Vous vous précipitez là-dessus en disant : «Mon cahier ! Mon cahier !» J'en ai trouvé qui étaient très sales, complètement abîmés... Il y en a qui ont été perdus...

Valentine m'expliqua qu'il y avait une espèce de sélection dans les cahiers de classe. Le tout-venant, les cahiers du jour, les cahiers du soir, on les entassait en vrac dans un placard mural sans plus d'attention. Par contre, les cahiers de récitations, comme les cahiers de compositions françaises et les cahiers mensuels, bénéficiaient d'un traitement différent. Ils étaient «précieux». Une fois terminés, sa mère les plaçait sous du linge dans un coin de l'armoire de la chambre principale, non loin des actes notariés et des livres de cantiques. Aujourd'hui, Valentine a encore ses cinq cahiers de récitations. Elle les place avec la même attention que leur portait naguère sa mère : ils sont dans un sachet en plastique dans l'armoire de sa chambre à coucher.

L'usage que fait aujourd'hui Emilie des cahiers de récitations corrobore le point de vue de Valentine. Elle aussi est très attachée aux poésies qu'elle a recopiées avec application étant enfant. On pourrait s'étonner d'un tel attachement car il ne concerne pas vraiment le fait d'avoir réalisé une œuvre personnelle. Ces cahiers ne sont que des copies d'œuvres signées par d'autres auteurs. C'est au niveau du statut de la poésie qu'il faut chercher à expliquer cet attachement symbolique. En effet, la poésie était très appréciée par ces fillettes. Cette écriture, qui sortait de la rhétorique scolaire, les a peut-être aidées à ressentir et à exprimer les sentiments qui les habitaient : exaltation bucolique, exaltation nostalgique, exaltation romantique, qui sait ce que ces jeunes élèves entendaient au-delà des vers, s'échappant des murs de la classe et des immenses montagnes grises qui les entouraient. Quoi qu'il en soit, la poésie a accompagné la vie d'Emilie et de Valentine comme celle de tant d'autres enfants.

Lors d'une de mes visites chez Emilie, il y avait ce cahier bleu posé sur la table. Je me souviens que Marie, la voisine d'Emilie, lui avait demandé, en le montrant du doigt, «si elle avait bien trouvé». Je compris plus tard qu'Emilie donnait régulièrement une recette de cuisine ou une récitation au petit journal associatif *Les gais Fourniers*, et que ses cahiers scolaires lui servaient encore très concrètement aujourd'hui. Quant à Valentine, elle vient tout juste de publier à compte d'auteur, en trente exemplaires, un petit recueil de poèmes intitulé *Les brins d'une gerbe*, qu'elle a dédicacé «A Fours, mon pays, aux miens, et à tout ce qui fait ma vie».

Evocations écrites, évocations orales

Au fil de notre conversation tournant autour des cahiers, Valentine se remémora des scènes de vie quotidienne. J'appris alors que les cahiers et les livres dont les enfants se servaient étaient placés sur la tablette de la machine à coudre qui était installée dans un coin de la cuisine. Les enfants faisaient leurs devoirs près du poêle ronronnant, puis posaient leurs cahiers dans une corbeille très propre qui aurait pu servir, selon Valentine, à porter des lapins ou des poulets. Tout en me racontant des anecdotes qui lui revenaient à la mémoire, nous feuilletions les cahiers... Nos yeux rencontrèrent une composition française qui traitait du même sujet :

Je lis la composition :

> Aussitôt sortie de l'école, je regagne la maison. Je pose mon cartable et je goûte un bol de café au lait dans lequel je trempe trois grosses tranches de pain. Je me régale et je prends bien mon temps. Je nettoie la table, et je me lave les mains, puis je fais mes devoirs. Après, j'aide maman à préparer le repas du soir. Je lave la marmite. J'épluche les légumes. Je vais chercher de l'eau. Maman me dit ensuite : «Va t'amuser un moment», et je m'empresse d'aller trouver Marcelle. Nous jouons à cache-cache et ces courses au grand air nous font beaucoup de bien. Nous terminons nos jeux au crépuscule et je rentre à la maison. Je mets le couvert avec soin.

Et votre frère ?

Valentine : Les garçons faisaient plutôt un autre travail. Ils allaient chercher de l'eau, rentraient du bois...

Je lis la composition :

> J'approche des chaises de la table. Nous soupons tout en bavardant en famille. Le repas terminé, je lave et j'essuie la vaisselle et la range dans le placard. A la veillée, j'étudie mes leçons.

Valentine : On était chargé en travail.

Je lis la composition :

> Je prends ensuite mon ouvrage. Tout en cousant, j'écoute la lecture de quelques articles de journal faite par parrain.

Valentine : C'était mon oncle...

Je lis la composition :

> Je taquine le chat. Je regarde des images, des photographies. A neuf heures et demi, nous allons nous coucher. Lorsque j'ai bien travaillé à l'école, je passe une bonne soirée. Je n'ai pas de soucis. J'ai de bons parents. Je me trouve très heureuse.

Valentine : Le matin, on se levait tôt et on repassait les leçons avant d'aller à l'école. On réétudiait encore. Je trouve qu'on faisait consciencieusement le travail. Elles ne plaisantaient pas les institutrices.

Récit oral, récit écrit, l'écriture et la parole se mêlent, se complètent, le souvenir donnant sens aux textes, les textes donnant de l'énergie à la mémoire... A l'occasion de cet entretien avec Valentine, j'appris une foule de choses sur sa vie, les choses les plus intimes, celles qui n'ont de sens que pour la personne qui les exprime. Par exemple, elle m'a dit que sa mère lui avait confié que son frère «partirait» le premier ; ou encore, elle m'a expliqué que c'est après avoir rédigé ce dernier cahier du jour qu'elle est tombée gravement malade. La dernière composition était datée du mois d'avril 1940, elle dut ensuite quitter l'école. Elle n'y retourna que la veille du certificat d'études, en juin, pour que l'institutrice puisse l'informer des procédures à suivre. Nous avons parlé longuement de sa maladie, de ses conséquences, des torts de la maîtresse de ne pas l'avoir présentée l'année précédente. Nous avons évoqué les lampes, le poêle, les animaux, son frère, sa mère, telle et telle personne...

Je me souviens être sortie de chez Valentine largement désemparée, me demandant ce que j'allais bien pouvoir faire de toutes ces informations. Elles me paraissaient décousues, insignifiantes, et cela se reproduisait chaque fois que l'on me montrait des cahiers de classe, avec Emilie, Marie, Valentine, Mireille, Louise, Marie-Louise, Marie-Paule, Juliette, Germaine, Berthe... Pendant des heures, on me noyait dans un étalage autobiographique. J'étais emportée dans un tourbillon. Sans parler des moments où mes informatrices se redécouvraient au détour d'une page et qu'elles se mettaient à lire en silence. J'étais désespérée de passer autant de temps à des propos aussi décousus. J'ai trouvé tout cela pénible et pourtant le sens était évident : qu'importe ce qui était dit, il suffisait de retenir ce tressage étrange entre le texte et la mémoire, entre la parole et l'écriture. Les cahiers de classe s'imposaient comme un objet qui faisait partie intégrante de la mémoire de soi, du souvenir de sa vie.

Le plus troublant, sur le moment, était que je ne travaillais pas vraiment sur les cahiers de classe, mais sur la conservation, au-delà des générations, des actes notariés. Je n'avais qu'une idée en tête : faire sortir les «vrais papiers», observer les attitudes, analyser les discours... J'avais même décidé de ne pas faire de tous ces cahiers scolaires un objet d'étude. Je fus bien forcée d'admettre les faits. En une année d'enquête, on ne me montra que trois liasses notariales pour des dizaines de cahiers de classe. Je sais maintenant, pour m'être appliquée à relire et même à recopier tous ces textes d'enfant, que mes informatrices ne m'ont pas trompée sur la marchandise. Ces lignes écrites avec application à la plume permettent toutes les digressions, légitiment toutes les remémorations du passé, même

les plus anecdotiques. Ces cahiers portent en eux leurs histoires de vie, leurs espoirs. Comme s'il s'agissait là d'un point de départ, le temps écoulé se déroule sous leurs yeux. Des tas d'indices viennent caresser leur mémoire : les annotations des instituteurs et des institutrices, les sujets de composition, les lignes d'écriture, les phrases de morale, et même les exercices d'arithmétique que les unes aimaient, et que les autres n'appréciaient pas.

Les cahiers du jour et les appréciations

Les appréciations écrites par la maîtresse sont de la plus haute importance car d'elles dépendent la destruction ou la conservation des cahiers. En effet, il faut quand même signaler que tout le monde n'a pas gardé ses cahiers de classe. En Ubaye comme ailleurs, la conservation des cahiers n'est pas systématique ; nombreux sont ceux qui aujourd'hui, et déjà depuis fort longtemps, n'en n'ont plus aucune trace, non pas en raison des incidences d'une structure culturelle de dévolution du patrimoine qui les aurait écartés insidieusement, mais par la volonté affirmée de ne plus rien avoir à faire avec cette époque de leur vie. L'école ne plaît qu'aux bons élèves. Les autres s'empressent d'oublier cette phase ingrate de leur éducation. Tous les cahiers qui m'ont été présentés par Emilie ou par d'autres personnes étaient des cahiers relativement impeccables. Je n'ai jamais eu l'occasion de lire une appréciation négative, ou d'observer d'épouvantables lignes d'écriture. Mais la prudence s'impose car mon échantillon reste très restreint. Il est possible que les mauvais cahiers ait été conservés, mais qu'ils ne soient pas exposés ; c'est même tout à fait probable si l'on considère l'immense pudeur[4] que mettent les bonnes écolières à exposer leur travail personnel.

Sur la plupart des cahiers du jour d'Emilie, il y avait une bonne annotation. A la suite d'un exercice daté du 14 juin 1933, à la veille du certificat d'études, on peut lire : «Emilie a travaillé très sérieusement au cours de ce dernier trimestre. Les notes, un peu faibles en calcul, ont par contre été très satisfaisantes en français. Les leçons ont été sues. Le succès au certificat d'études est une preuve du travail général de l'année. L'élève a donné pleinement satisfaction à sa maîtresse pendant sa dernière année de scolarité» ; à la suite du dernier devoir daté du 30 janvier 1934, alors

[4] Est-ce une forme de pudeur ? Mes informatrices n'ont jamais lu à haute voix les compositions dont elles étaient l'auteur. Je dus prendre chaque fois l'initiative.

qu'elle était inscrite en cours supérieur première année : «Cahier propre et bien tenu. Emilie me donne entièrement satisfaction tant en calcul qu'en français. Elle sait ses leçons ; s'applique en couture. Elève sage et polie. L'institutrice : Léautaud. Les parents : Jean.» ; toujours à la fin d'un cahier du jour du cours supérieur, le 21 mars 1934 : «Cahier bien tenu. Emilie continue à me donner entièrement satisfaction tant au point de vue du travail qu'au point de vue de la conduite. L'institutrice : Léautaud. Les parents : Jean.»

Ces appréciations sont constitutives de l'essence même des cahiers du jour qui par ailleurs n'ont pas grand intérêt à être conservés, les exercices les plus nobles (poésies, compositions françaises) étant mis à part. Avec les lignes d'écriture, les énoncés de morale, ces annotations forment un condensé de bonne conduite, une attestation de conformité sociale : être disciplinée et obéissante ; maîtriser les règles (notamment celles de la langue écrite, de l'orthographe et de la grammaire) ; respecter les valeurs (ne pas dépasser les lignes, ne pas faire de taches)... Cette fonction du cahier (donner une preuve de conformité) rejoint celle qu'a remarquée Philippe Lejeune (1993) dans certains journaux intimes rédigés par les jeunes filles de la bourgeoisie et de l'aristocratie du XIXe siècle. Cette comparaison est fort délicate car il s'agit là de deux genres que tout oppose, mais j'ai de plus en plus l'intime conviction que le cahier de classe résume, par économie, pour la fillette de la petite paysannerie, bien des fonctions qui sont ailleurs, dans les milieux aisés, le propre d'écrits distincts et spécialisés.

Des cahiers accomplis

Une petite récapitulation s'impose. Il y avait dans le sachet *Tati,* outre le cahier de son oncle et le cahier de sa belle-mère, trois cahiers de récitations, cinq cahiers du jour, mais aussi un cahier de devoirs mensuels, et deux cahiers de compositions françaises. Je suis loin d'avoir consulté l'ensemble des cahiers rédigés par Emilie au cours de sa scolarité. D'après les indices dont je dispose, il fallait en moyenne trois cahiers du jour par an, un demi cahier de récitation (ceux découverts étant à cheval sur deux années), un cahier de compositions françaises, un cahier spécial de devoirs mensuel. Si l'ensemble de ces documents est à peu près complet pour les années scolaires 1932-1933, 1933-1934, 1934-1935, il n'en est pas de même pour les années précédentes à savoir 1929-1930, 1930-1931, 1931-1932. Pour cette période incluant le cours élémentaire et le cours moyen

première année, il ne reste chez Emilie qu'un cahier de récitations. Où sont passés les autres cahiers ? N'ont-ils pas été donnés à l'élève par l'institutrice ? Ont-ils été perdus, brûlés, détruits ? Ont-ils été cachés à l'ethnologue ? Mon enquête manque ici de précision. Ce qui est certain, c'est que ce sont les cahiers les plus accomplis qui semblent avoir été conservés, comme si l'intérêt de tout cela était le travail fini, peaufiné, et non pas la mémoire d'un apprentissage hasardeux, la personnalité construite et non pas la personnalité en train de s'échafauder.

Il a déjà été question, avec le cahier de Marie Goin, de la fonction du cahier mensuel, fonction-mémoire par excellence, justifiant à elle seule sa conservation. Il est étonnant d'en trouver si peu dans le corpus d'Emilie. Peut-être qu'il manque à ces cahiers, cahiers du jour déstructurés dans le temps, les appréciations déterminantes de la maîtresse. Ceux-ci, en effet, semblent vierges de commentaires si ce n'est quelques «bien», «de bonnes idées», «cinq fautes», «six fautes» ; seules deux signatures, celle de l'élève et celle de l'institutrice, ponctuent l'ensemble des exercices.

Cahiers ou livres ?

Il est grand temps maintenant de s'attarder autour des cahiers de compositions françaises, qui constituent le pilier biographique de l'ensemble du corpus. Emilie en a conservé deux : le premier fut commencé lors de l'automne 1932, alors qu'elle préparait le certificat d'études, et fut terminé lors de l'hiver 1934 ; le second prit la suite le 23 février 1934 et se termina le 11 janvier 1935. Ces cahiers étaient tous les deux à cheval sur deux années scolaires, du cours moyen 2e année à la 2e année du cours supérieur.

Chaque semaine, le vendredi, la maîtresse rendait les compositions françaises qui avaient été écrites le lundi sur le cahier du jour. Les élèves s'appliquaient alors à corriger les fautes de grammaire, les fautes d'orthographe, ainsi que les tournures de phrases ; ils complétaient également les parties qui n'avaient pas été assez détaillées. La correction des compositions françaises faites le lundi n'était en rien une simple mise au propre. Il s'agissait d'un réel travail de réécriture donnant aux compositions ainsi corrigées la valeur d'un texte achevé. L'écart entre la première version, qui elle-même nécessitait plusieurs brouillons, et la dernière version, était assez important, au point que les textes initiaux ne se retrouvent parfois qu'à peine. L'investissement en temps et en

concentration n'est pas étranger au statut contemporain de ces cahiers. Ils témoignent d'une grande application.

Autre fait remarquable, déjà souligné par Daniel Fabre (1993 : 18) à propos des cahiers de chansons dans l'introduction de l'ouvrage collectif *Ecritures ordinaires* : les cahiers de compositions françaises, comme les cahiers de récitations, sont avant tout des cahiers de copies (de textes personnels ou d'oeuvres littéraires), et sont, à ce titre, conservés et traités comme des livres. Drôles de livres toutefois puisqu'ils n'ont pas été écrits pour être lus, si ce n'est par l'institutrice, par les parents (par la mère(?)), et par l'élève elle-même, qui pourra s'y replonger à souhait ; drôles de livres aussi car l'histoire qui y est lue est déjà connue du lecteur-auteur : ce qui y est écrit a pour fonction non pas d'apprendre, mais d'appeler d'autres souvenirs.

Les compositions françaises

De quoi est-il question dans les compositions françaises ? Le corpus d'Emilie, pris globalement (le cahier de sa belle-mère inclus), offre soixante-et-onze textes inspirés par soixante-et-onze sujets différents. Ces textes ont été écrits entre 1897 et 1935, et correspondent aux niveaux scolaires primaires, moyens et supérieurs. Les deux élèves avaient entre quatorze et seize ans. Bien que catholiques, elles fréquentaient l'école laïque de leur village. Aucune des deux ne poursuivit des études.

Le thème le plus important, quantitativement parlant, qui fut suggéré aux élèves de Bayasse scolarisés à cette époque-là, concerne la vie dans le village. Vingt sujets de dissertation ont été posés à ce propos traitant alternativement du cadre général (l'hiver, les maisons, les arbres, les routes et les chemins), des personnages (le facteur, l'épicier ambulant, le vieux laboureur, les bonnes vieilles du hameau, le marchand d'étoffes, le petit ramoneur, le soldat en permission), des activités sociales (aller à l'épicerie de Saint-Laurent, veiller entre voisins, faire un bonhomme de neige), de la vie à l'école (la salle de classe, le calendrier, la lampe, les activités scolaires). Il s'agit toujours de raconter des faits qui s'inscrivent dans la réalité, de décrire avec précision l'univers dans lequel on vit, de faire le portrait physique et moral de telle ou telle personne, d'exprimer clairement sa relation aux autres. Il convient d'être précis, d'apprendre à regarder autour de soi, de décrire de manière fidèle la chronique sociale de son petit village.

Vient ensuite, avec les mêmes impératifs de précisions, les sujets qui concernent la vie domestique (13) ; les portraits des uns et des autres se succèdent (mon papa, mon portrait physique, maman prépare le pot-au-feu, grand-mère tricote, une veillée en famille) ; les temps importants sont marqués (l'horloge, le jour de l'an, les vacances de la Noël) ; les enfants se racontent eux-mêmes (le pot de confiture, ne jouez pas avec le feu, une veille caisse au grenier, la grippe).

Les questions de morale et d'éducation arrivent également en seconde position (13). Les écoliers sont amenés à composer sur le mensonge, la tromperie, la désobéissance et la paresse, mais aussi sur le mérite, la modestie et l'instruction, sur la charité, les devoirs envers les autres et envers les animaux, et la camaraderie ; sans oublier la propreté.

Le rapport aux animaux semble être un sujet de prédilection pour inciter les jeunes enfants à observer et à décrire. Dix sujets ont été posés sur les animaux de compagnie (les chats et les chiens), sur les animaux de basse-cour et d'écurie (lapins, poules, coqs, pigeons, vaches, mulets, moutons, etc.), et sur les oiseaux.

Les lettres (les compositions rédigées sous forme de lettre) sont également assez importantes (8) mais pas autant qu'on pourrait se l'imaginer vu l'importance de la correspondance dans les campagnes à cette époque-là[5]. Les motifs épistolaires les plus classiques sont néanmoins passés en revue : lettre à une amie, lettre à son père, lettre de condoléances, lettre de charité.

Quatre compositions oscillent entre le rêve et la réalité : faire un vœu, écouter une histoire, être riche.

Trois textes font appel à des scènes bucoliques relevant plus des lectures de l'enfant et de son imagination que de la réalité : un fleuve raconte son histoire, une journée de pêche héroïque, Jean Grain de Blé raconte son histoire.

Du modèle imposé au récit de vie

Emilie me prêta ses cahiers lors de l'été 1991 à la suite d'un long entretien, très ouvert, sur la vie des gens dans le village. Il s'agissait d'une première rencontre, généraliste, confuse. Paradoxalement, nous ne les consultâmes qu'à peine. Je n'ai même aucun souvenir de les avoir

[5] Voir sur ce sujet l'ouvrage dirigé par Roger Chartier (1991) concernant *Les usages de la lettre au XIXe siècle,* et la recherche de Valérie Feschet (1996) sur la correspondance dans le monde rural de Provence alpine.

feuilletés à ses côtés, comme ce fut le cas chez Valentine. Il était sous-entendu que je regarderais tout cela chez moi (Valentine, par contre, ne m'a pas prêté les siens). Ce n'était en rien une façon de se débarrasser de moi. Au contraire, Emilie semblait déjà apprécier nos discussions, et le prêt de ce genre de documents personnels témoigne d'une grande confiance. Je revis Emilie et son mari encore une bonne dizaine de fois, ils m'accueillirent toujours avec la même gentillesse. Tout s'est passé comme si de manière implicite, il était entendu que ces cahiers compléteraient l'évocation, comme s'ils poursuivraient sans elle le récit de sa vie, comme si elle ne pouvait pas me dire de vive voix ce qui y était écrit. Je les ai photocopiés, meilleure façon de les ouvrir sans y prêter attention. Après leur avoir tourné autour pendant cinq ans, culpabilisant de ne pas prêter l'oreille à cette voix qui semblait en sortir, je me suis finalement décidée à les lire.

Dans cette «autobiographie»[6] dirigée, Emilie se décrit parmi les siens. L'écriture est périodique, hebdomadaire. Il s'agit presque toujours d'une écriture sur le vif, inspirée des événements journaliers, comme si elle y était («Maman cherche sa pelote de laine»), ou d'une écriture à peine distanciée dans le temps («jeudi dernier», «la semaine dernière»). Les compositions françaises sont au présent ou au passé immédiat. L'avenir paraît en avoir été banni par l'institution scolaire qui redoute peut-être les dérapages narcissiques et spéculatifs qui caractérisaient alors les journaux intimes des jeunes de filles des couches sociales économiquement supérieures. Emilie observe, décrit, se décrit dans sa relation à la société, en usant surtout de l'indicatif présent : «Je suis une fillette de 14 ans» ; du passé composé : «J'ai commencé par allumer le feu sous la marmite contenant de l'eau» ; de l'imparfait : «Le petit ramoneur avait sur l'épaule une corde roulée» ; du passé simple : «L'entorse de Robert ne fut pas grave et fut promptement guérie» ; le futur, elle le réserve pour quelques chutes, mais elle semble en être avare : «Je suis satisfaite de ma taille et de mon état de santé, mais oh je grandirai, et je me fortifierai sans doute encore pendant quelques années». Toujours en finale, le conditionnel apparaît parfois : «Je pensais que mes parents seraient très contents d'avoir une bonne commissionnaire.»

---

[6] Selon la définition de Philippe Lejeune (1975), l'autobiographie est un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence. J'utiliserai donc des guillemets, les compositions françaises n'étant pas suffisamment distanciées des événements.

Si pacte «autobiographique» (non-dit) il y a, les cahiers de compositions françaises posent néanmoins quelques problèmes pour pouvoir être considérés comme des objets biographiques, car ils obéissent à une forme codée et stéréotypée. Il s'agit d'un exercice scolaire dans lequel les modèles de discours sont donnés d'avance. Cela m'a particulièrement frappée lorsque j'ai relu les notes que j'avais prises à propos d'autres cahiers observés dans des villages différents. J'eus l'impression d'avoir affaire à un modèle de rédaction suggéré, bien évidemment par la maîtresse, d'une façon ou d'une autre (conseils, corrections...) : les mêmes sujets, les mêmes développements... Cette pénible uniformité (apparente) des textes fut une des raisons qui me poussa à ne pas les considérer comme pertinents pour la mémoire familiale au début de ma recherche.

En effet, si tous les cahiers se ressemblent entre eux, et si les compositions d'une personne à l'autre se répètent de façon troublante, y a-t-il véritablement quelque chose à lire de la vie singulière de l'auteur ? L'auteur lui-même s'y retrouve-t-il ? Le texte le plus réaliste en apparence ne pourrait-il être, en fait, totalement fantasmé ? Après tout, les élèves essaient de répondre aux attentes stylistiques de la maîtresse, et pour cela tous les moyens sont bons : l'imagination, les lectures... Mais je me range de l'avis de Philippe Lejeune qui souligne que l'acte régulier d'écriture fixe une sorte de récit parallèle implicite :

> Noter juste les petites choses de la vie régulièrement, c'est une manière comme une autre de fixer vos grands drames, vos espérances, vos secrets. Pour vous seul il est vrai. Ce que vous taisez restera accroché à ce que vous dites. [...] Je me souviens. Je me souviens.

Je suis persuadée qu'Emilie a écrit ses cahiers de compositions françaises en sachant pertinemment qu'elle les garderait, et qu'elle les relirait souvent et que d'autres personnes se pencheraient dessus. Derrière ces mots choisis pour répondre aux exigences de l'institution scolaire, elle sait qu'il y a sa vie, dans toute son indicible réalité. La composition française, comme le journal, «sert globalement d'engrenage dans la machinerie de la mémoire» (Lejeune, 1993 : 121).

Pour démontrer l'efficacité de la composition française à rendre compte d'une histoire personnelle, articulée de façon dramatique autour du certificat d'études, ou encore autour du passage de l'enfance à l'âge adulte, le mieux est de lire les cahiers de classe. Une présentation par ordre

chronologique m'a parue la plus adéquate : Emilie, semaine après semaine, de l'automne 1932 au printemps 1935. Ce choix reflétera une des caractéristiques majeures de ce type de récit biographique, à savoir la succession linéaire de l'information, contrairement à l'autobiographie classique qui, écrite avec du recul, permet de naviguer dans le temps. En effet, les cahiers de compositions imposent une chronique ordonnée (même s'il s'agit plus d'une époque globale que d'événements précisément datés) et ils se distinguent en cela de l'évocation orale d'une vie qui puise son dynamisme même dans un va-et-vient incessant entre le passé et le présent.

Un récit en prose

Pour ne pas trop alourdir cette présentation, je n'ai conservé que quelques récits (16 sur 63), supprimant ceux qui me semblaient trop loin du «je», bien que cela soit en fait fort difficile, car derrière le «il» ou le «elle» que l'on rencontre parfois se cache toujours les yeux de la jeune fille. La plupart des compositions sont reproduites dans leur intégralité[7].

Vendredi 2 décembre 1932.
Sujet : Mon portrait physique.
Cahier de compositions françaises

> *Je suis une fillette de quatorze ans. Je suis assez grande, plutôt mince et maigre. J'ai les cheveux noirs, coupés, et je suis coiffée avec la raie sur le côté. Je porte une barrette. J'ai le teint clair, les joues rosées, le front large et découvert. Mes sourcils et mes cils sont longs, et bruns, mes yeux sont marrons, mon nez est petit et rond. J'ai la bouche moyenne, les lèvres rouges, les dents blanches et régulières. J'ai le menton rond orné d'une fossette. J'ai les bras longs et minces, les mains plutôt maigres ; j'ai des jambes bien faites, des pieds moyens. Aujourd'hui, je suis vêtue d'une robe à carreau et d'un tablier bleu sans manche ; j'ai des bas de coton marron, et de bons souliers en cuir rouge. Le béret de laine que je mets tous les jours est gris. Le dimanche, je mets un manteau rouge et un chapeau rouge et blanc qui me vont bien. Je suis satisfaite de ma taille, et de mon état de santé, mais oh je grandirai, et me fortifierai sans doute encore pendant quelques années.*

[7] Et nous avons respecté l'orthographe et les fautes d'orthographe... (N.D.L.R.).

Vendredi 9 décembre 1932.
Sujet : Le petit ramoneur. Il y a quelques jours, un patron ramoneur accompagné de deux enfants de votre âge, a fait sa tournée dans votre village. Faites le portrait d'un petit ramoneur. Dites ce qu'il a fait, tout ce que vous avez remarqué. Ce que vous avez pensé après le départ des ramoneurs.
Cahier de compositions françaises

Lundi dernier, comme nous allions partir de l'école, il est arrivé un maître ramoneur, suivi de deux enfants. Voulez-vous que je vous fasse le portrait d'un petit ramoneur ? Il avait le visage noirci par la suie ce qui faisait apparaître ses dents plus blanches ; il avait une casquette qui cachait ses cheveux brillants ; il était vêtu d'une veste en mauvais état, d'un pantalon qui lui était trop grand. Sur sa poitrine, on voyait une chemise sale, sans boutons, et même déchirée. Aux pieds, il avait des souliers sans lacets ; il n'avait pas de bas. Des manches de sa veste sortaient des mains maigres et toute noires.

Le petit ramoneur avait sur l'épaule une corde roulée, une grosse raclette, un plomb ; une autre petite raclette pendait à sa ceinture. Pour ramoner la cheminée de l'école, il est monté sur le toit après avoir enlevé ses souliers, pour ne pas glisser. Une fois près de la cheminée, il a passé dans le trou sa raclette, et la corde, puis avec l'aide de son camarade qui était dans la classe, il a raclé toute la suie. Tout en tirant la corde, les deux enfants chantaient.

Après avoir bien ramoné, le petit garçon a replié sa corde, a remis ses souliers. Pour le récompenser, la maîtresse lui a fait une bonne tartine. Les ramoneurs ont ensuite continué leur tournée dans le village.

Vendredi 23 décembre 1932.
Sujet : Racontez une veillée d'hiver au village.
Cahier de compositions françaises

Nous sommes au mois de janvier, le froid est vif. Après le souper, tout le monde quitte la table et forme un cercle autour du feu flambant. De temps en temps, la porte s'ouvre, c'est un voisin qui vient veiller chez nous. Le cercle s'agrandit à mesure qu'un nouveau venu y prend place. Les hommes causent du temps qu'il fait, de leur travail, de leurs bestiaux, des nouvelles qu'ils ont apprises par le journal. Puis, ils entourent la table et jouent aux cartes. Les femmes tricotent, causent ou raccommodent, tout en s'entretenant de leur ménage, de leurs enfants et de beaucoup d'autres choses. Nous autres, les petits, nous avons aussi notre sujet de conversation, nous parlons de nos leçons et de nos jeux ; nous écoutons bien volontiers l'histoire que nous raconte notre vieille voisine. Mais le temps passe bien vite, l'aiguille de la vieille horloge va marquer dix heures.

Alors les voisins retournent chez eux, après s'être bien couverts, et après avoir allumé leur lanterne. Ils nous souhaitent la bonne nuit, et nous invitent à aller veiller chez eux, le soir suivant.

J'aime beaucoup les veillées d'hiver dans mon village.

Vendredi 5 mai 1933.
Sujet : Une fois par semaine un épicier vient dans votre village vendre ses marchandises. Observez et décrivez ce qui se passe alors.
Cahier de compositions françaises

Chaque vendredi, un épicier de Barcelonnette vient dans notre village vendre ses marchandises. Il arrive vers 11 heures, il gare sa camionnette, puis en descend et de deux ou trois coups de trompette, il appelle ses clients. Puis, il ouvre sa camionnette. On aperçoit alors une corbeille d'oranges et de citrons, des légumes tels que des choux-fleurs, des artichauts, des salades, des pommes de terre nouvelles. Dans le fond de la camionnette, on voit des paquets de chocolat, des boites de biscuits, de sucre, des sachets de café, une caisse contenant des conserves, des verres de moutarde, des boites de cirage, des fromages alpins. A côté, il y a une caisse à compartiment contenant des bouteilles d'huile, de vin blanc, de liqueurs, au milieu desquelles il y a un entonnoir. En ce moment, l'épicier joint à ses marchandises une collection de graines. Parfois aussi, il apporte du poisson.

Les gens du village arrivent peu à peu avec un filet à provisions, et entourent l'étalage. Une dame achète un chou-fleur, son petit garçon achète une orange et une tablette de chocolat ; un monsieur prend du poisson et une boite de sucre, et à tour de rôle, chacun fait ses emplettes. L'épicier est content, il fait sonner sa monnaie dans sa sacoche.

Une fois la vente finie, il ferme sa camionnette, dit gracieusement au revoir à ses clients, se remet au volant, et reprend rapidement la route de Barcelonnette.

Vendredi 12 mai 1933.
Sujet : Un jour en fouillant dans une vieille caisse au grenier vous retrouvez un de vos jouets d'autrefois. Vous le décrivez et vous dites les impressions que vous suggère cette découverte.
Cahier de compositions françaises

Nous aimons beaucoup, mon frère et moi, nous rendre au grenier les jours de pluie. Nous demeurons là des heures entières très occupés à fouiller dans les vieilles caisses où maman entasse les vieux journaux, les anciennes publications, revues illustrées, gravures de mode et les jouets que nous avons abîmés après nous en être longtemps servis. Un jeudi après midi, j'étais montée seule au grenier, mon frère étant retenu à la chambre

par un gros rhume. Comme je fouillais au hasard dans une vieille caisse, je découvris un vieux pantin à musique tout disloqué. Je m'approchais de la lucarne pour mieux voir, et soudain des souvenirs affluèrent à ma mémoire. Je venais de retrouver le jouet préféré de ma première enfance. Bien que le bonnet pointu de velours rose ait perdu à peu près sa couleur rose ainsi que le galon d'or et les petits grelots qui autrefois l'ornementaient, je connaissais la fine tête de porcelaine que j'avais tant admirée. Hélas, le nez était cassé, un oeil manquait. Qu'importe ? Je revivais en imagination l'heureux jour où une tante aimée, morte depuis, m'avait apporté ce cadeau, si joli alors dans toute sa fraîcheur. Pendant de longues années, j'avais apporté chaque soir ce pantin dans mon lit, et je m'étais endormie plus d'une fois au bruit léger et vaguement musical qu'il produisait. Je refis ce geste familier. Le même air, un peu plus grinçant, un peu plus fêlé, se fit entendre. Avec un sourire et un vague sentiment de regret, je déposai le vieux jouet dans un petit coffret de bois où je pourrais au besoin le retrouver, et je continuai mes recherches dans la caisse aux souvenirs.

Vendredi 19 mai 1933.
Sujet : Racontez une bonne action dont vous avez été témoin.
Cahier de compositions françaises

Nous revenions de l'école, Urbain, Marie et moi ; nous suivions gaiement le chemin creux qui conduit à nos maisons. Devant nous cheminaient Martial et Robert, deux écoliers plus jeunes. Tout à coup, je vis notre petit camarade Robert tomber brutalement à terre : un gros caillou avait tourné sous ses pieds. L'enfant pleurait, et ne pouvait se relever.

Urbain accourt, avec des gestes adroits, il prend Robert dans ses bras, le fait asseoir sur le bord du chemin, le console, tout en délassant rapidement sa chaussure. La cheville apparait gonflée, mais le pied peut tourner à droite, à gauche, se lever et s'abaisser. «Allons, ne pleure pas, petit, dit Marie, il n'y a rien de cassé.» Urbain m'envoie alors mouiller mon mouchoir au ruisseau ; il fait une compresse bien fraîche, bande le pied avec un autre mouchoir, puis charge avec notre aide petit Robert sur son dos. A demi consolé, l'enfant souffre encore, mais ne pleure plus. «En route, mauvaise troupe» crie Urbain avec entrain ; et nous voilà partis vers la maison de Robert. Nous avions encore 500 mètres à parcourir. Urbain accomplit vaillamment le trajet avec son précieux fardeau. Comme, je voulais l'aider : «Non, dit-il, je suis plus fort que toi et je ne fais que mon devoir, cependant, si tu veux m'être utile, prends mon cartable».

Bientôt, nous arrivions chez les parents de Robert. Ceux-ci remercièrent chaleureusement notre bon camarade Urbain. Grâce à ces soins intelligents, l'entorse de Robert ne fut pas grave, et fut promptement guérie. J'étais fière de mon camarade et de la bonne action qu'il avait accomplie, et j'étais heureuse de posséder son amitié.

Vendredi 24 novembre 1933.
Sujet : Vous avez fait avec vos camarades de classe un bonhomme de neige. Décrivez-le.
Cahier de compositions françaises

Nous sommes en automne. Il y a déjà une petite couche de neige. On ne voit personne dans le village. Seuls les écoliers circulent, et l'on reconnaît la trace de leurs pas, sur le tapis blanc qui couvre les chemins. Pendant la récréation de ce matin, nous avons commencé à faire un bonhomme de neige. Urbain l'a construit, Désiré, Marie et moi, nous lui apportions de la neige avec la pelle, ou dans nos mains. Notre bonhomme s'est dressé au milieu de la cour. Nous ne lui avons pas fait de jambes, son corps se présente grossièrement, sa tête est ronde et grosse, sans oreille ; son visage porte deux creux pour les yeux, un morceau de bois remplace le nez. Nous avons bien ri en lui mettant à la bouche une pipe que nous avons faite avec une branche de mélèze munie d'une petite pomme. En cherchant derrière l'école, nous avons déniché un vieux chapeau de paille. Nous en avons coiffé notre bonhomme, ce qui lui donne un air très amusant. Marie est allée chercher dans le bûcher un vieux balai, et un morceau de chiffon rouge. Nous avons fait un beau noeud autour du coup de notre ami de neige, et en plaçant le balai à côté de lui, on aurait dit qu'il montait la garde.

Probablement, nous le laisserons quelques jours dans la cour, les gens en passant regarderont notre chef-d'oeuvre et le froid durcira beaucoup la neige. Un beau matin, nous démolirons notre bonhomme à coup de boules de neige, et petit à petit, adieu son nez, son chapeau, sa pipe, sa tête, sa cravate rouge, son balai, tout son corps.

Lundi 30 janvier 1934.
Sujet : Mon papa. Faites le portrait physique de votre papa.
Cahier de compositions françaises

Mon papa est âgé de 62 ans. C'est un homme de taille moyenne. Son visage est déjà un peu ridé ; ses cheveux sont blancs, mais il en a encore beaucoup ; son front est plat ; son nez est long ; ses yeux sont marrons. Il a les cils, les sourcils, la moustache noirs. Ses joues sont rosées. Il possède encore presque toutes ses dents. Mon papa a de grosses mains et des doigts longs. Il est déjà un peu sourd mais il a la vue claire. Son dos n'est pas encore voûté et il marche bien à son aise. Pendant les jours de travail, il est coiffé d'un béret bleu, vêtu d'un tricot gris, d'une veste et d'un pantalon de velours noir. Il a de bons bas de laine et des galoches qui le préservent bien du froid. Le dimanche, il porte un chapeau noir, une veste neuve, et des pantalons en drap gris. La chemise est blanche. Il a de bons souliers avec des clous dessous, et des bas marrons.

J'aime mon papa parce que c'est un homme agréable et gentil et parce qu'il est toujours bien tenu.

Le 12 février 1934.
Sujet : Le jour de classe que vous préférez. Après avoir indiqué l'emploi du temps de cette journée, indiquez les raisons de votre préférence.
Cahier de compositions françaises

Le jour de classe que je préfère est le mercredi. Pour commencer la journée, nous faisons au tableau deux ou trois problèmes d'arithmétique ; l'un de nous écrit le raisonnement, pendant que les autres font les opérations. Après quoi nous allons à notre place et, pour terminer l'exercice de calcul, nous faisons encore deux problèmes sur le cahier. Quelques minutes avant la récréation, nous faisons quelques lignes d'écriture, à savoir une lettre majuscule, et minuscule, suivie de noms propres s'y rapportant. Ceci fait, nous allons nous amuser pendant un quart d'heure.

En rentrant de la récréation, nous récitons la leçon de géographie devant la carte, la maîtresse nous explique la leçon suivante, et nous montre quelques gravures s'y rapportant.

Nous faisons ensuite une dictée après que la maîtresse nous l'a lue et expliquée. Le plus souvent, nous avons fait tout cela avant 11 heures, et nous épelons le texte d'orthographe, chacun de nous corrige le cahier d'un voisin. La maîtresse vérifie ensuite toutes les dictées ; et nous fait écrire plusieurs fois les mots faux. Et la matinée est terminée.

Après deux heures de liberté, nous revenons en classe. Nous ne nous remettons jamais au travail sans avoir chanté un joyeux couplet, ce qui nous met en train. Nous récitons la leçon de choses puis nous regardons les expériences que nous fait la maîtresse. Ceci fait, nous avons toujours à rédiger un devoir de sciences.

Nous faisons ensuite un dessin décoratif ou d'imitation. La récréation arrive, en rentrant nous faisons un exercice oral de conjugaison, puis la maîtresse nous explique un autre verbe...

Avant de sortir pour la leçon de gymnastique, nous prenons nos devoirs du soir et nous préparons les livres à emporter à quatre heures. C'est dans la cour que nous allons faire de la gymnastique : marche, mouvements de bras, de jambes, de tête, sauts, courses, jeux dirigés. Nous trouvons toujours cette leçon courte et c'est presque à regret que nous quittons l'école ce soir là.

Le mercredi est mon jour de classe préféré, parce que j'aime beaucoup les exercices d'écriture, de dessin et de gymnastique, et aussi, parce qu'en partant à quatre heures, je pense que le lendemain, je me reposerai, puisque c'est jeudi.

Lundi 5 mars 1934.
Sujet : Le marchand d'étoffes. La semaine dernière il est passé dans votre hameau un marchand d'étoffes. Racontez la visite qu'il a faite chez vous.
Cahier du jour.
Remarques : «De bonnes idées correctement exprimées. Quelques fautes d'orthographe. 11,5/20»

> *Jeudi dernier, il est passé dans le village un marchand d'étoffes. Il était suivi de son fils qui lui aidait à porter les paquets. Ils passèrent à toutes les maisons pour annoncer et vendre leurs marchandises. Arrivés chez moi, ils quittèrent leur fardeau sur la table, puis ils se réchauffèrent un moment tout en discutant avec mes parents. Après avoir parlé longuement de la politique, il fut question de défaire les paquets. Le marchand commença par installer un des ballots dans lequel se trouvaient des pantalons, des caleçons et des vêtements pour homme. En même temps, il vantait sa marchandise pour nous tenter. Mon père choisit alors deux chemises, un pantalon et un chandail ; puis il me céda la place. J'admirai les belles étoffes en couleurs qui se trouvaient dans l'autre paquet. J'achetai de la finette pour faire deux chemises, et un joli tricot que le marchand me livra en le vantant beaucoup pour sa beauté, sa finesse, son bas prix. Pour satisfaire le marchand, j'achetai encore une demi douzaine de mouchoirs. Puis, nos emplettes achevées, celui-ci rangea toutes ses étoffes avec soin et les enferma dans une couverture à raies bleues et rouges et attacha le tout avec une corde, puis chacun des marchands en prit un, le remis sur l'épaule, et ils repartirent, l'air content, en nous remerciant.*
>
> *J'aime beaucoup voir passer des marchands et admirer les jolies coupons d'étoffes, ainsi que tous les vêtements aux diverses couleurs quand ils déplient leur paquet.*

Note : Sur le cahier de compositions française, cette composition, datée alors du 9 mars 1934, a été modifiée... Il y a beaucoup plus de détails ; les idées sont mieux ordonnées ; mais il y a aussi des censures, notamment sur la conversation politique entre le père et le marchand.

Comparaison des textes :

> *«Jeudi dernier, il est passé dans le village un marchand d'étoffes.» Cahier du jour.*
> *«Jeudi dernier, deux marchands d'étoffes faisaient leur tournée dans notre village. Ils sont venus chez nous dans la matinée.» Cahier de compositions.*

«Arrivés chez moi, ils quittèrent leur fardeau sur la table, puis ils se réchauffèrent un moment tout en se discutant avec mes parents. Après avoir parlé longuement de la politique, il fut question de défaire les paquets.» Cahier du jour.
«Ils se sont déchargés, ont pris une chaise, et pendant quelques minutes ils ont fait la causette avec mes parents. Moi j'attendais impatiemment le moment où l'on verrait la marchandise. Après un quart d'heure de causerie, M. Arnaud a pris son paquet, l'a mis sur la table, et l'a détaché.» Cahier de compositions.

«J'admirai les belles étoffes en couleurs qui se trouvaient dans l'autre paquet.» Cahier du jour.
«Nous avons vu alors une pile d'étoffes : toile écrue, fine percale, calicot, finette à raies bleues ou roses, indienne fleurie, torchons à carreaux, mouchoirs blancs ou rayés, foulards en soie.» Cahier de compositions.

Le 13 avril 1934.
Sujet : Pendant les vacances vous êtes allée un jour à Saint-Laurent faire des commissions. Racontez ce que vous avez vu et fait à l'épicerie.
Cahier de compositions françaises.

Pendant les vacances de Pâques, je suis allée un jour à Saint-Laurent faire les commissions. En arrivant, j'ai justement trouvé le magasin ouvert, et M. Arnaud était devant son comptoir. J'ai cherché la liste écrite des achats que j'avais à faire, et pendant que l'épicier me pesait et me plier : du riz, des pâtes, une morue, je regardais l'intérieur de l'épicerie. Je sais maintenant que sur le côté gauche, il y a sur des étagères : des cahiers, du papier à lettre, des boîtes de cirage, des conserves de poisson, de viande et de légumes. Tout à côté sont rangés les boîtes de sucre, les bocaux de bonbons aux couleurs et aux formes variées, les boîtes de biscuits, les tablettes de chocolat rouges ou vertes. Sur la plus basse étagère, se trouvent plusieurs grosses caisses contenant des pâtes, du riz, des haricots, du sel. Sur le comptoir, on voit la balance aux larges plateaux de cuivre, les poids qui brillent, des boîtes de Malakoffs, de papillotes, et de sucres d'orge ; sur l'angle se dresse un tourniquet présentant des sachets de graines pour le jardin. A côté, il y a deux ou trois gros fromages posés sur des plateaux de marbre et recouverts d'une cloche en verre. De l'autre bord est placé un paquet de papier fort pour plier les marchandises.

Face à la porte, sur de larges rayons, et du haut vers le bas, sont posés des bouteilles de liqueurs, des paquets de café, des boites de Phoscao, des verres de moutarde. Sous cela, il y a deux barriques dont l'une contient du vinaigre. Dans un petit placard vitré, on voit du tabac,

des cigarettes et quelques produits pharmaceutiques. En dessous du placard est rangé le savon. De l'autre côté de la porte d'une petite cave, on voit des coupons d'étoffe, des vêtements de différentes couleurs. Sur l'autre mur en longueur, se trouvent des pelotes de laine, de nombreuses boîtes contenant des articles de mercerie. A côté, il y a des tiroirs contenant de la ferraille. Dans l'angle, des balais et des cannes sont placés dans une barrique au dessus troué. Sur les étagères voisines se dresse la vaisselle, et il y a le choix. Au plafond du magasin sont accrochés de gros pinceaux, des pièges, des bidons, des souliers, des galoches. Au-dessus du comptoir pend un panier plein de cornets surprises. Dans la vitrine sont alignés des objets divers : lampes, peignes, broches, briquets, etc.

Le magasin de Mr Arnaud est vraiment bien achalandé. Cet épicier est très habile pour servir les clients. Je l'ai trouvé très gracieux et il a ri quand j'ai acheté des bonbons. Une fois servie, j'ai mis mes provisions dans mon panier, et j'ai demandé la note. Puis j'ai payé d'un billet de 50 francs et j'ai demandé la monnaie. Et après avoir dit poliment au revoir à Mr Arnaud, j'ai repris joyeusement la route de la maison. Je pensais que mes parents seraient très contents d'avoir une bonne commissionnaire.

Le 27 avril 1934.
Sujet : Faites le portrait physique et moral du facteur qui dessert votre village.
Cahier de compositions françaises.

Notre facteur s'appelle Mr Léautaud. Depuis plusieurs années, il dessert notre village ; aussi le connaissons-nous très bien. C'est un homme de taille moyenne, aux sourcils et à la moustache gris et aux membres robustes. En hiver, le facteur est coiffé d'un képi bleu, orné d'un liseré et d'une cocarde tricolore ; il est vêtu d'un habit de drap bleu, le col de la veste est marqué d'une grand P rouge, et les boutons sont dorés. Le pantalon porte une rayure rouge sur les côtés. Lorsqu'il neige, Mr Léautaud a un grand manteau à capuchon, assorti au costume. Les jours de pluie, il est muni d'un imperméable. Quand les beaux jours arrivent, notre facteur change d'habits : il met un chapeau de paille dont le ruban porte l'inscription dorée : Postes, une veste plus légère, et un pantalon kaki. Hiver comme été, il est chaussé de bons souliers, car il a du chemin à faire. Il a toujours sa canne ferrée, quand la route est libre, il mène sa bicyclette jusqu'au bas du village, et ces jours là, il passe plus tôt.

Mr Léautaud porte en bandoulière son gros sac de cuir. Quand il l'ouvre, nous voyons à l'intérieur : des journaux, des lettres, un gros carnet, un porte-monnaie, un tampon, la clef des boîtes aux lettres, attachée par une chaîne à la courroie du sac. De la poche de la veste du facteur, on voit sortir un stylo.

Ce fonctionnaire que nous voyons passer chaque jour est très consciencieux : il fait sa tournée sans perdre de temps, porte les lettres à la

personne à qui elles sont adressées, n'oublie pas de se faire donner certaines signatures, règle les comptes d'argent sans retard. La plus grande qualité de Mr Léautaud est une absolue discrétion, on peut avoir entière confiance en lui. On le voit toujours de bonne humeur, même lorsque sa tournée est pénible à cause du mauvais temps, il cause volontiers une minute avec les gens.

En dehors de son travail, notre facteur est toujours prêt à rendre service, il est très complaisant et que de fois il épargne aux personnes âgées une course à Saint-Laurent. Par amabilité, il vend souvent des paquets de tabac et des timbres. Pour toutes ses qualités, cet employé déjà ancien dans le vallon, a gagné l'estime et la considération de tous les gens qu'il sert.

Personnellement, j'aime beaucoup notre facteur, et je souhaite qu'il fasse de nombreuses années encore la tournée dans notre village.

18 décembre 1934.
Sujet : Le Jour de l'An. Dites ce que vous avez fait ce jour-là. Souhaits échangés. Etrennes reçues. Donnez vos impressions sur ce premier jour de l'année.
Cahier du jour.
Remarques : «Bonnes idées. Quelques incorrections. 5/10».

Le matin du jour de l'an, à mon réveil, j'ai souhaité à mes parents une bonne et heureuse année, une parfaite santé et beaucoup de plaisir ; à leur tour, ils m'ont souhaité une bonne année et bonne santé, et de bien apprendre à l'école. Puis, je suis allée offrir des voeux à mes voisins, leur souhaitant la joie de pouvoir les revoir au commencement de nombreuses années suivantes. J'ai souhaité à ma marraine une heureuse année et une parfaite santé, beaucoup de courage et de force. J'en ai fait de même avec mes petits camarades à qui j'ai souhaité de bien travailler, de réussir au prochain examen du certificat d'études, et d'être toujours bien sages.

Nous avons ensuite dîné tous ensemble chez ma marraine puis nous nous sommes amusés toute l'après-midi à faire du ski et à jouer aux cartes. Durant ce temps, nous avons vu le facteur et nous lui avons adressé nos meilleurs voeux de bonne année, une parfaite santé, et le plaisir de le voir encore longtemps desservir notre village. Après avoir passé une bonne journée chez ma marraine nous nous sommes quittés. Celle-ci nous a donné comme étrennes, trois papillotes et une pomme. En arrivant chez moi, mon père m'offrit un joli pull-over rouge, et mon frère un joli stylo noir.

Le soir, en me couchant, j'étais ravie des étrennes reçues. Je renouvelai mes résolutions de l'An dernier, et je me promis de travailler encore mieux en 1934 et de faire mon possible pour être bonne et charitable pour les autres.

1934.
Sujet : Le lapin. Vous êtes chargée de soigner un lapin. Faites sa description. Dites où vous le logez et comment vous le soignez. Qu'adviendra-t-il un jour de votre animal préféré ?
Cahier du jour.
Remarque : «Très bon devoir. 14/20.»

Mon lapin préféré est une jolie petite bête de taille moyenne, au poil gris lustré, aux pattes et à la queue blanches, aux oreilles longues ; il a un fin museau pointu avec de petites moustaches blanches, et une étoile au front. Ses yeux ronds et bleus brillent comme des étincelles. Quand il respire, son nez bouge continuellement. En hiver, je garde mon lapin dans une caisse éclairée par une grille au fond de l'écurie afin qu'il ne souffre pas du froid. Je le nourris de pâtée de son, de pommes de terre cuites, de grains et de foin. Je lui donne toujours une petite assiettée d'eau. Pendant l'été, il loge au clapier, à côté de la maison, parmi ses frères et soeurs. Je lui donne alors de l'herbe verte, des pissenlits, des feuilles de choux, des branches qu'il s'amuse à ronger. Mais un beau jour, quand il sera plus gros et bien gras, je le tuerai, et il me fera faire un bon repas, c'est pour cela que je tiens beaucoup à le soigner.

J'aime beaucoup mon lapin, et je lui donne tous les jours une bonne nourriture ; il n'est pas sauvage, aussi je l'attrape souvent pour le plaisir de lisser son poil soyeux et pour le combler de caresses.

Le 18 janvier 1935.
Sujet : Le soldat. Pendant les vacances de la Noël, votre voisin qui fait son service militaire est venu en permission. Vous avez examiné la tenue qu'il portait. Décrivez-la et dites ce que vous avez pensé en voyant ce soldat.
Cahier de compositions françaises.

A l'occasion des fêtes de la Noël et du jour de l'an, Marius Goin, mon voisin qui fait son service militaire à Jausiers, est venu en permission pour une semaine. J'ai pu examiner son uniforme de soldat.

Il était coiffé d'un très grand béret en drap bleu foncé portant une marque rouge, 159, qui est le numéro de son bataillon. Sa veste épaisse était bleu horizon, au col bien fermé, portant à droite, en étoffe rouge : J-A, et à gauche, 159. Elle portait deux gros boutons jaunes, deux larges poches au bas et était serrée à la taille par un ceinturon de cuir large et épais, avec une grande boucle en métal soutenue par deux crochets. Marius avait aussi un ample pantalon assorti à la veste, rayé sur chaque côté d'un cordon jaune. Il portait les molletières de même couleur que l'habit, et très bien mises. Il était chaussé de gros souliers bien ferrés. Autour de son bras gauche était fixée la fourragère : cordon tressé rouge et vert, terminé par une pointe de fer, et fixé sur l'épaule...

Un jour, comme mon voisin avait enlevé sa veste pour faire du ski, j'ai vu qu'il portait un chandail de laine bleu marine en grosse laine. Autour du cou, on voyait une cravate bleu nattier large et régulière. Du haut de son pantalon sortait une taillole grise qui faisait plusieurs tours.

En voyant mon voisin, habillé en militaire, je l'ai à peine reconnu, je l'ai trouvé grossi, il m'a semblé qu'il se portait mieux qu'autrefois. C'est un joli soldat... Sa mère doit être fière de son grand fils... Dans quelques mois, Marius aura fini son service militaire, et il quittera alors son joli uniforme.

Il s'agit là du dernier texte recopié sur le cahier de compositions d'Emilie. Fait troublant : ce soldat qu'elle décrit et qui rentrera bientôt chez lui deviendra son mari... Dernière composition française, dernier instant d'école, transition avec sa vie de femme...

L'oeuvre se termine en étant estampillée conforme :

«Travail sérieux et régulier. Doit éviter de se retourner pour bavarder avec Marie et Urbain. Conduite satisfaisante. Signature de l'institutrice, Léautaud. Signature des parents, Jean.»

La suite de l'histoire

Tout ce qui est dit dans ces compositions est juste, les lieux, les personnages, les faits... Pour avoir travaillé longuement sur l'histoire de ce vallon, je sais que chaque détail rapporté par Emilie correspond à la réalité : l'épicerie, les marchands ambulants, le facteur... Les individus qu'elle met en scène ont tous réellement existé (M. Arnaud, M. Léautaud...). La plupart des camarades qui l'accompagnent dans ces récits vivent encore. La petite troupe est restée la même, ils ont juste vieilli. Marie, sa camarade de classe, est toujours sa voisine et son amie. Marius, le soldat en permission qui avait un bel uniforme, rentrera finalement du service militaire et la demandera en mariage. Ils vivront à Peyrejuan, comme elle l'avait souhaité dans une de ses compositions.

C'est quand même troublant que ces cahiers commencent avec son portrait physique, portrait de style très enfantin masquant celui d'une jeune fille en pleine transformation : «Je suis une fillette de 14 ans», et qu'ils se terminent sur la description de ce soldat en permission : «C'est un joli soldat... Sa mère doit être fière de son grand fils... Dans quelques mois, Marius aura fini son service militaire, et il quittera alors son joli uniforme.» Sans même connaître la suite de l'histoire, il n'est pas difficile de lire entre les lignes et d'imaginer la flamme qu'Emilie portait à son

voisin «bleu horizon». De l'enfance sage faite de bonshommes de neige, aux premiers regards amoureux, les cahiers de compositions françaises se font l'écho des jours écoulés.

Conclusion

Les compositions françaises constituent un genre littéraire très intéressant, à cheval entre l'exercice scolaire imposé, le «journal intime» et l'«autobiographie». Il s'agit dans tous les cas d'une écriture répétitive à la première personne, même si le style est souvent indirect, à travers laquelle le moi s'exprime dans sa relation aux autres. Le cadre de référence est la communauté villageoise républicaine ; pas question ici de décrire la journée du dimanche qui incluerait nécessairement la messe rituelle[8], d'évoquer l'église, Dieu, ou quoi que ce soit qui puisse ressembler à une introspection mystique. Il est toléré de s'égarer à condition de revenir sur terre avant la fin, de manger le lapin après l'avoir caressé, de casser le bonhomme de neige après l'avoir contemplé.

Du journal intime profane[9], le cahier de compositions françaises retient l'écriture périodique à la première personne, ici hebdomadaire, et plutôt hivernale. Comme ce fut le cas pour les journaux intimes, les cahiers de compositions contribueraient tout autant à l'éducation morale de l'enfant, en vérifiant ses valeurs républicaines et civiques, qu'à l'apprentissage d'une écriture appliquée. Dans le journal personnel, toutefois, les valeurs et les objectifs moraux diffèrent. L'intime, qui caractérise les journaux des jeunes filles du XIXe siècle, est banni du récit. L'instruction publique s'oppose avec véhémence aux examens de conscience, comme aux métadiscours. Dans les compositions françaises de l'école primaire laïque, le «je» doit prendre la plume par autre chose que son «moi» ; on s'applique à décrire son environnement naturel et social afin de mieux s'y intégrer ; on use du verbe pour refléter l'action et non pas les états d'âme. Il ne s'agit pas de perdre ses forces vives «à se tâter le pouls», comme le dit Marie Rauber, mais d'accepter et de revendiquer «la

[8] Les Fourniers (les habitants du vallon de Fours) sont catholiques et très pratiquants.

[9] Le journal profane s'oppose au journal spirituel. Le journal profane est fondé sur le respect du moi et se donne pour principale fonction de refléter la vie. Toute une série d'interrogations ou de méta discours qui sont exclus du journal spirituel se rattachent à ce modèle : sur le temps, l'individualité, la mémoire, la curiosité psychologique. Le journal profane peut être aussi un journal «chronique» de vie sociale et mondaine (Lejeune, 1993 : 22).

vie avec ses tâches précises, ordinaires et essentielles de chaque jour»[10]. A en croire les cahiers d'Emilie, le point de vue que cette inspectrice de l'enseignement primaire donnait en 1896 a été pleinement entendu. Toutefois, le rôle des institutrices dans le mélange des genres n'est peut-être pas innocent. On sait aujourd'hui que les institutrices de l'école laïque tenaient elle aussi parfois un journal personnel, et que les élèves des pensionnats s'exercaient également à cette activité, sous l'oeil sans doute tolérant de quelques enseignantes.

Il est important de souligner qu'aucun journal intime n'ait été trouvé dans la population qui fut consultée dans le cadre de cette enquête. Le genre semble incompatible avec les usages des lieux. On ne faisait pas instruire ses enfants pour ne pas gaspiller la main d'oeuvre. Comment, dans un tel contexte économique où les forces vives de chacun sont exploitées, tolérer ou inciter un enfant à tenir un journal au jour le jour ? Les conditions domestiques ne favorisaient pas non plus une telle activité. Pour s'épancher sur le papier, encore faut-il avoir un espace personnel minimal qui permette la méditation sur soi. Or, même les écritures les plus nécessaires, telle la correspondance, étaient réalisées dans la cuisine, pièce commune de la maison surpeuplée. Point de secrétaires et de chambres personnelles, les enfants, pendant les moments calmes, restaient autour du poêle. Mais ces conditions matérielles ne signifient pas pour autant qu'il n'y ait pas eu de désir d'écriture. L'attachement des femmes à leur cahier de classe en est la preuve.

Les cahiers de compositions françaises participent à la construction d'un récit de vie rétrospectif dans lequel l'oral donne toute sa dimension historique. Le passé est écrit au présent dans les cahiers de classe, et le présent au futur : «Mon papa est un homme de soixante-cinq ans» ; «c'est un bien joli soldat». Le discours oral réintroduit la perspective temporelle : «Je fus une fillette qui tomba amoureuse d'un soldat en permission» ; «Je suis aujourd'hui sa femme». Le pacte autobiographique est respecté, selon l'expression de Philippe Lejeune (1975 : 14) : l'accent est mis sur la vie individuelle, sur l'histoire d'une personnalité. Pour fonctionner en récit de vie, les cahiers de classe ont donc besoin d'être tout à la fois écrits et parlés. «Journaux» civiques rédigés hebdomadairement à la première personne, ils reflètent la vie de leurs auteurs à un moment charnière, le certificat d'études. Les cahiers de compositions françaises accompagnent

[10] Extraits de l'article de Marie Rauber, inspectrice de l'enseignement primaire, publié dans *Le journal des instituteurs* du 25 octobre 1896, qui dénonce l'emploi du journal intime comme moyen d'éducation (Lejeune, 1993 : 378-379).

discrètement le passage de l'enfance à l'âge adulte. En participant de l'efficacité du rite, ils s'attachent à vie à leurs auteurs.

Ce sont surtout les femmes qui y tiennent le plus, peut-être parce qu'elles ont été moins libres que les hommes de choisir leur destinée, et qu'elles ont moins de pouvoir sur le patrimoine. A travers leurs cahiers de classe, elles ont pu voir se constituer peu à peu un objet bien à elles, un patrimoine symbolique strictement personnel, avant de passer de la maison de leur père à celle de leur mari. Que possèdent-elles d'autres, dans cette société de tradition patriarcale, que leurs cahiers de classe[11] ? Si elles appartenaient à la noblesse ou à la bourgeoisie, elles auraient pu démultiplier ce cahier multifonction en autant de journaux intimes, de mémoires, d'autobiographies, de correspondances, et autres expressions graphiques ou plastiques. Ecartées par leur statut social et leur niveau de fortune de la possibilité de s'abandonner à des écritures plus «nobles», elles pensent leurs cahiers de compositions comme une «œuvre d'enfance» (ne s'autorisant pas à les penser comme une «oeuvre littéraire» au plein sens du terme), ces cahiers étant tout ce qu'elles auront pu écrire d'elles au cours de leur vie.

Université d'Aix-Marseille I
Laboratoire d'ethnologie méditerranéenne et comparative

BIBLIOGRAPHIE

ALLIONE, Valentine
1996 *Les brins d'une gerbe. Poèmes,* Paris, Editions La Bruyère, 64 p.

BLANC, Dominique
1991 «Correspondances. La raison graphique de quelques lycéennes», *in Ecritures ordinaires*, sous la direction de Daniel Fabre, Paris, POL, pp. 95-115.

BLOCH, Maurice
1995 "Mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné", *Enquête,* n°2, pp. 39-58.

CHARTIER, Roger (éd.)
1991 *La correspondance. Les usages de la lettre au XIXe siècle,* Paris, Fayard, 462 p.

FABRE, Daniel (éd.)
1993 "Introduction", in *Ecritures ordinaires,* Paris, Editions POL, pp. 11-30.

[11] Sur la transmission du patrimoine symbolique dans les familles de propriétaires-cultivateurs dans la vallée de l'Ubaye, voir Feschet (1993, 1996).

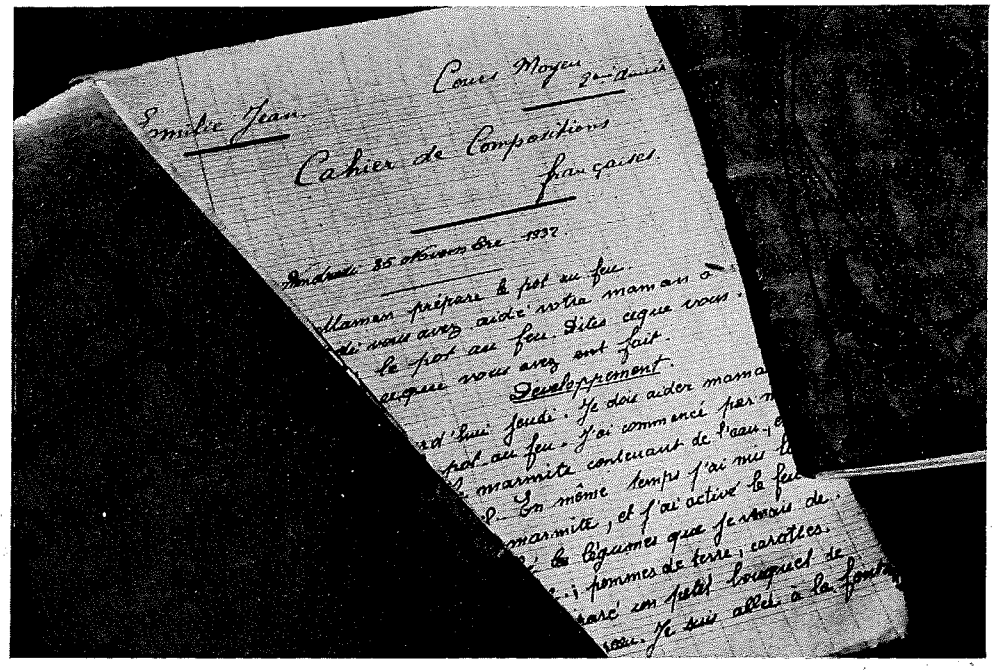
FERRAROTTI, Franco
1990 *Histoire et histoire de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales,* Paris, Méridiens Klincksieck, 191 p.
FESCHET, Valérie
1993 *Les papiers de famille. Ethnologie de l'écriture domestique et des sentiments nostalgiques en Provence alpine,* Thèse de doctorat nouveau régime, Université d'Aix-Marseille I, 530 p.
1996 «"Petites manies" ou rituels domestiques ? Le rangement des papiers de famille en Provence alpine», *Ethnologie française,* n°2, avril-juin, pp. 289-301.
1996 a *La correspondance rurale au XIXe siècle. Analyse d'un corpus de lettres adressées à une famille de propriétaires-cultivateurs en Provence alpine,* Rapport de recherche, Paris, Mission du patrimoine ethnologique, 99 p.
1996 b «Les papiers de famille. Mémoire et nostalgie en Provence alpine», *Le monde Alpin et Rhodanien,* à paraître.
1997 «Les nièces d'Hortense. Des mots et des silences», *Par écrit,* n° 11, *Cahier de la collection Ethnologie de la France,* Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme.
GIRARD, Alain
1963 *Le Journal intime et la notion de personne,* Paris, PUF, 638 p.
LEJEUNE, Philippe
1975 *Le pacte autobiographique,* Paris, Seuil, 383 p.
1989 *«Cher cahier...» Témoignages sur le journal personnel,* Paris, Gallimard, 259 p.
1993 *Le moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille,* Paris, Seuil, 455 p.
PENEFF, Jacques
1990 *La méthode biographique. De l'école de Chicago à l'histoire orale,* Paris, Armand Colin.
POIRIER Jean, CLAPIER-VALLADON Simone, RAYBAUT Paul
1983 *Les récits de vie. Théories et pratiques,* Paris, PUF, 239 p.

RESUME

Les cahiers de classe que conservent précieusement dans leurs armoires les grands-mères d'aujourd'hui ne sont généralement considérés ni comme source, ni comme objet de recherche par les ethnologues. Pourtant, ces écritures «ordinaires» jouent un rôle très important dans l'échafaudage des récits de vie. L'écriture précède la mémoire, l'oral accompagne l'écrit. Les compositions françaises, notamment, constituent un genre littéraire à cheval entre l'exercice scolaire imposé, le journal intime (à condition de savoir lire entre les lignes) et l'autobiographie. La place centrale que ces cahiers d'enfance occupent dans l'espace domestique (l'armoire de la chambre à coucher) confère à ces exercices scolaires un véritable statut d'objet biographique.

ABSTRACT

The «cahiers de classe», which grandmothers carefully preserve in their closets, are rarely seen as source materials or as objects of study. These forms of ordinary writing play a very important role in the construction of life histories. Writing precedes memory ; the oral accompanies the written. The French compositions in particular can be seen as a literary genre that straddles three forms : obligatory scholastic exercises, the diary (only if one can read between the lines), and autobiography. The central place these childhood notebooks occupy in the domestic sphere (usually the bedroom closet) transforms them into biographical objects par excellence.



Une page du cahier de compositions françaises.